

La route s'acheve

Par JEAN SAINT-YVES (1)

Après trois jours d'interruption, probablement à cause de ce vent dont il était question, la dépêche suivante disait : "C'est fait. Huchon est fou furieux. D'abord il a fallu l'attacher sur son lit. Avant-hier il a fini par se défaire et il a brisé tout ce qui lui tombait sous la main. Après, c'est à nous qu'il s'en est pris. Il courait avec son fusil et voulait nous tuer. Nous l'avons enfermé dans la chambre et nous avons attendu. Vers le soir, il a eu une faiblesse. Il s'est évanoui. Alors nous avons pu l'approcher. Il a dormi un peu. Mais, au réveil, il s'est jeté sur nous. Il a fallu nous y mettre tous encore pour le maintenir. Nous sommes si peu forts. Alors nous l'avons attaché et nous l'avons descendu dans la vieille citerne abandonnée. Il y a beaucoup de sable dans le fond. Et par l'ouverture nous le surveillons. Mais il ne peut pas remonter. Et puis il ne peut pas se faire de mal non plus. Il se roule par terre et il hurle à faire peur, nous appelle, pleure..... Que faut-il faire ?"

Que faut-il faire !

Ce sont quatre hommes enfermés en une mesure blanche, perdue entre les sables rouges et le grand ciel en feu, quatre hommes épuisés, pâles, les yeux hagards, que la même folie guette qui demandent cela ! Et dans l'air mort, dans l'infini merveilleux mais terrible qui les environne, rien que des cris, des râles, des sanglots, ceux d'un des leurs devenus fou et qu'ils ont rendu inoffensif en le descendant dans une fosse comme une bête malfaisante. Eux, ils attendent..... quoi ?

—Le lieutenant est parti dans la nuit même où on reçut cette dépêche. Le sirocco soufflait en tempête. Malgré cela, le lieutenant s'est risqué à travers les sables, il a forcé les étapes, en pleine nuit, et il est arri-

vé là-bas le surlendemain. Après quelques soins, Huchon fut plus calme, alors on a pu le transporter ici, voyageant de nuit, toujours. Mais les docteurs n'ont pu le sauver. Il a eu de nouvelles crises. Il est mort. Quant aux autres, le lieutenant les a fait changer de poste. Et ils pleuraient en se séparant. Il les a répartis un peu partout. C'était nécessaire, vous comprenez. S'ils étaient restés là-bas, à se regarder, à tourner en rond après ce qu'ils avaient vu, ils seraient devenus fous, eux aussi. Et il n'aurait pas fallu longtemps.

Il lui donna encore d'autres détails, puis il acheva :

—Il est question d'abandonner la ligne d'El Oued. La communication est trop difficile entre El Berd et Bir bou Chama. C'est trop près des chotts, pas assez élevé. Quand le brouillard s'en mêle dans les nuits froides, ou s'il souffle simplement un peu de vent à travers les sables mouvants, il n'y a plus moyen de se voir. On reste des semaines isolés, inutiles. Et c'est si triste Bir bou Chama au milieu des grandes dunes ! En voilà un qu'on ne regrettera pas si jamais on l'abandonne !

Ah ! ce poste perdu quelque part, là, dans ces dunes, comme il lui tardait de l'apercevoir ! Ahmar avait bien dit que la marche serait longue, pénible. Il n'avait pas cru cela possible à ce point. Les heures passaient. Il n'y aurait bientôt plus assez de lumière pour les guider. Au ciel, parfois, dans le choc des masses en mouvement, d'étranges lueurs se montraient. Le soleil devait s'en aller par delà ces nuages agglomérés. Le jour se voilait. Tout prenait une teinte grise d'effacement, de nuit imminente. Du haut de chaque crête, dans la seconde du franchissement, à cet arrêt du cheval se ramassant sous lui, sentant le sol s'écouler vers la pente découverte, il avait beau lever les yeux, interroger en avant, se

dresser sur les étriers : rien, rien..... toujours rien.

Cela devenait obsédant, affolant à la longue. Le ciel s'assombrissait, descendait de plus en plus sur la terre obscurcie. Le spahi se serait-il trompé ! Serait-on passé à côté du poste et du bordj sans voir l'un ou l'autre ? Cela arrive, paraît-il. A ce moment, sur une crête, Ahmar maintint son cheval.

—Ecoute, lieutenant, dit-il. Il y a des chameliers qui passent, pas loin de nous.

Et il faisait signe, montrait les dunes qui se profilaient sur la gauche. Pierre s'arrêta, enleva le capuchon du burnous, écouta dans le vent. Mais il ne perçut rien que le bruissement de la pluie tombant sur les sables, la plainte grêle du vent glissant sur les dunes et puis, l'écho lointain, profond, de son cœur angoissé qui battait, battait lourdement en sa poitrine. Ahmar avait dû se tromper. Ils étaient bien seuls en ce désert monstrueux. Cependant il s'obstinait, affirmait de la tête, lentement, ne voulant pas parler à cause de ce grand silence qu'ils interrogeaient. Tout à coup, dans le vent, des sifflements, des cris éclatèrent, pas très loin, ces cris qu'ont les sokrars guidant leurs bêtes. Oui, il y avait là une caravane qui passait, mais on ne la voyait pas. Bêtes et gens filaient par des fonds inaperçus. Rien ne dépassait en l'étendue, tourmentée.

—Voyez-vous, lui avait dit Tanchot, dans les nuits de Kalylie, il faut tomber juste dans ce pays-là. Sans ça, on ne se retrouve pas. On passe très bien à côté les uns des autres sans se voir, sans s'en douter.

Il comprenait maintenant ce qu'avait voulu dire le pauvre garçon. Eux, se retrouveraient-ils, ce soir?... Il regarda sa montre, calcula les heures de route passées... Comme c'était loin, Bir bou Chama ! Mais il n'osait interroger le spahi, paraître avoir peur. Il rajusta les burnous lourds de pluie qui avaient glissé, se plaquaient sur ses jambes mouillées. Il frissonna, s'enveloppa du froid, le prenaient de plus en plus, malgré cet amas de laines à la senteur aigre et de nouveau ses yeux contemplèrent l'étendue grise, les cré-

(1) Ollendorf, Paris. Rep. interdite.